

La perception du corps propre par rapport à la spatialité

Franca Madioni

La question du mouvement

Afin d'envisager la question de l'espace sous l'angle de la phénoménologie, il est incontournable d'explorer, même brièvement, les aspects de la perception spatiale du *corps propre*. Dans l'articulation de notre travail nous allons supporter nos propos par une note clinique considérant la paralysie motrice et sensorielle des membres comme un modèle, parmi d'autres possibles, pour appréhender la psychopathologie de la spatialité. Pour ce qui est du premier point, à savoir le corps en mouvement dans l'espace, une construction architecturale dont nous avons tous facilement fait l'expérience, peut nous servir d'illustration à la phénoménologie de la spatialité dans la vie quotidienne.

Lorsqu'on se promène dans le hall d'entrée ou dans une des salles du dernier étage de Beaubourg, on est, très vite, emportés par un *sentiment du volume* ou mieux *par un sentiment de l'espace même*. Ce sentiment naît, d'une part, de l'expérience kinesthésique du corps propre, d'autre part, des suggestions imaginaires que cet espace évoque. Il en résulte que le corps devient dans la structure architecturale le centre géométrique du vide et du plein. L'espace de Beaubourg nous apparaît, en même temps, bien tracé et peu tracé car il donne l'impression qu'il se définit à travers notre propre position spatiale. Or, si l'on reprend une idée de Binswanger, ce sentiment esquisse le sens de l'*amplitude* et de la *montée* de l'existence, cette expérience peut être identifiée avec le vécu de l'être-porté par l'existence. On accède à la spatialité de « l'être-au-monde » grâce à la perception simultanée de ces deux dimensions et à la perception de leur rapport proportionnel. Toutefois, l'espace de Beaubourg semble, par son jeu de volumes et de proportions, non seulement, nous entourer mais se délimiter chaque fois par le *mouvement même de notre corps*. La légèreté des matériaux de construction nous offre la possibilité de saisir une continuité entre le dedans et le dehors, entre un espace « ici présent » et un « espace d'ailleurs ». Les architectes Piano et Rogers créent un contenant « à parcourir » qui se définit au fur et à mesure par rapport à notre corps. « A Paris, dit Piano, j'ai construit me sentant un martien qui cherche dans la transgression une manière de remplir des espaces urbanistiques vides, des trous noirs, pour le restituer à la vitalité de la ville. Voici l'idée de Beaubourg comme une grande astronef »¹. Ce contenant spatial nous domine comme « autre chose que

nous » et comme un espace qui nous est donné dans l'immanence de l'expérience subjective.

Bien que Piano et Rogers inventent une spatialité propre au XX^e siècle, ils révisent une idée de l'espace qui est assez proche de celle de Brunelleschi, maître de la perspective de la Renaissance. Il s'agit de faire de l'expérience de l'espace un vécu de perception et une illusion mentale. L'art de l'espace connaît la complexité du rapport entre perception et illusion, ce rapport était résumé par G. Alberti qui, en 1436, écrivait : « Voyant quelque chose, nous disons que l'être de cette chose est l'occuper un lieu »². La conception architecturale renvoie à un ensemble structural tout en étant toujours construction du mouvement. Les choix de Rogers et Piano font de cette architecture encore un espace humaniste car l'espace est un espace humain à parcourir. A la différence d'autres architectures où l'idée de modernité est utilisée pour créer un espace aérien (une vue d'avion), l'espace du centre Pompidou est encore un espace qui a rapport au parcours sensoriel et kinesthésique, il respecte un rapport terre/mer et non pas un rapport terre/air. Pour Piano l'espace conserve une direction de sens, d'appréhension immédiate par le sujet, soit le sujet singulier ou le sujet-collectivité. L'espace s'impose au sujet car il fabrique du sens.

Il s'ensuit qu'occuper un lieu est, en quelque sorte, être ce même lieu, se l'approprier du regard et du mouvement. Or, il va de soi que la motricité ainsi que le regard sont les fonctions principales de l'exploration de l'espace et de sa constitution comme expérience kinesthésique, il nous faut penser aux études de ces derniers vingt ans concernant la constitution de l'expérience de l'espace chez le bébé³. Binswanger écrivait à ce propos : « ... La constitution de l'espace tactile, pour l'essentiel, différente de la constitution de l'espace optique, je ne voudrais en faire mention que pour autant qu'elle se réalise au moyen des mouvements des membres, avant tout au moyen de ceux qui éloignent les membres du tronc ou l'en rapprochent »⁴. L'on pourrait dire que la représentation imagée de l'espace est la trace laissée par l'expérience sensible : optique, tactile et kinesthésique.

Or, à partir de ces observations nous reconsidérons le point de vue heideggerien que l'être ne soit que dans l'espace, « le Dasein est spatial en un sens originel »⁵ et en conséquence le monde est donné à l'être par l'espace. La spatialité est la *condition subjective* de toute expérience sensible, elle est la dimension de la coexistence, donc de l'être-dans. Pour reprendre une idée de Merleau-Ponty, l'espace est *le moyen par lequel la position des choses devient possible*, il n'est pas le milieu dans lequel se disposent les choses⁶. Telle que nous venons de la définir, l'expérience de l'espace apparaît comme l'expérience de l'être-jeté-au-monde et de l'aller-vers-le-monde.

Cependant, on l'a dit, le *sujet actualise* la spatialité par le mouvement du corps. Le mouvement donne à l'expérience spatiale un caractère d'homogénéité et de continuité qui contribue à constituer la conscience de l'unité du monde. Cette expérience est caractérisée par un aspect dialectique qui définit les dimensions du fond et de la forme. Grâce à cette dynamique

expérientielle le corps moyenne un sentiment de continuité/discontinuité entre l'Ego et le monde. L'on comprend alors que la motricité est pour chaque sujet une composante fondamentale de la conscience de Soi. Merleau-Ponty écrivait à ce propos : « La motricité est comme l'intentionnalité originelle. La conscience est originairement non pas un "je pense que", mais un "je peux" »⁷.

Néanmoins, rappelons en passant qu'au sens de la tradition husserlienne, « pouvoir quelque chose », implique une *conscience intentionnelle*, et que la condition de l'être-orienté dans le monde est une condition fondatrice de l'être-en-soi⁸.

Le mouvement est l'expression de cette *orientation du corps* qui inscrit la directionnalité dans la conscience. « L'espace orienté ne signifie rien d'autre que le fait que "le Je", par la médiation de son corps propre (*Leib*), forme un centre d'orientation absolu, l'ici absolu, autour duquel "le monde" en tant que monde ambiant se constitue »⁹. L'intérêt de ce passage de Binswanger réside, à notre avis, dans le fait qu'il met en évidence le rapport étroit existant entre l'Ego et le monde. Du fait que la motricité est essentiellement volonté, elle agit l'intention et définit l'espace orienté comme un existant.

Psychopathologie et neurologie

Or, la paralysie motrice des membres vient nous offrir un modèle de compréhension de l'organisation spatiale¹⁰. L'on peut dire, en reprenant le fil de ces considérations, que la paralysie bascule les points de repère du Moi, porte atteinte à l'intégrité du Moi-corps. L'expérience immanente de l'espace ainsi que la représentation transcendante de la conscience restent altérées pour le sujet lors d'une paralysie des membres. En conséquence dans la paralysie des membres se modifie la perception de l'espace entre le sujet et le monde.

Toutefois, il apparaît de ces considérations que l'expérience du monde se définit avec l'évolution de la motricité, cela rejoint le postulat phénoménologique qu'un « sujet dépourvu de monde » est une abstraction qui ne se fonde sur aucune réalité. La dialectique entre le Moi-corps et le monde spatialisé peut se comprendre en tant qu'expérience unitaire pour le sujet. Grâce à l'expérience du corps dans- et avec- l'espace (*Leibraum/Umraum*) se dessine le sens existentiel du sujet.

Néanmoins, quand la maladie neurologique bascule l'exploration de l'espace externe réduisant la capacité de mouvement, l'ici du Moi est perturbé, l'orientation dans le monde est remise en cause parce que « à l'acte de l'orientation spatiale aussi, écrivait Binswanger, correspond une portion de monde qui se spatialise ou s'espace »¹¹.

Le mouvement des membres, on l'a dit, constitue le *mode principal d'accès au monde*. Le monde est à la portée de nos bras, il peut être parcouru avec nos jambes, le tronc peut orienter notre corps dans l'espace. D'où le fait que le sujet moyenne par son corps le mouvement existentiel d'aller-

vers-le-monde. Mais le mouvement inscrit la motricité dans la sphère de la volonté et fait de l'expérience de l'espace une expérience propre à la subjectivité¹².

Toutefois, la motricité concourt à la formation de la conscience volitive car l'organisation neurologique du système pyramidal et du système extrapyramidal est, soit dit en passant, à l'origine de l'expérience de l'agir volontaire. « La vision et le mouvement sont des manières spécifiques de nous rapporter à "mouvoir" le corps ; c'est viser à travers lui les choses, c'est le laisser répondre à leur sollicitation qui s'exerce sur lui sans aucune représentation. La motricité n'est donc pas comme une servante de la conscience, qui transporte le corps au point de l'espace que nous nous sommes d'abord représenté¹³ ». Nous trouvons fort intéressante l'idée de Merleau-Ponty que chaque représentation soit soumise aux lois de l'expérience perceptive, et cela n'est guère sans conséquence dans la pathologie neurologique. Il suffit de penser que dès les premiers pas de l'enfant, la mobilité « dans- » et « avec- » l'espace, lui permet de « se représenter »¹⁴.

Nous sommes jetés dans l'espace qui contribue à construire notre sentiment du monde et de nous-mêmes. Le fait de parcourir le monde donne le sentiment de continuité et discontinuité spatiale, donne les dimensions de l'intérieur et de l'extérieur du Moi.

Sans nous imaginer, de façon un peu abrégée, avoir ainsi établi ce qui relie l'être à l'espace, nous pouvons décrire encore, dans notre étude, quelques dimensions phénoménologiques de l'espace.

Phénoménologie de l'espace orienté

Attardons-nous à quelques considérations sur les dimensions de l'horizontal et de la verticale dans la constitution du vécu spatiale du sujet. Nous le rappelons, l'horizontal, le vertical, le haut et le bas, la droite et la gauche, ne sont que quelques dimensions spatiales de l'Ego¹⁵. Mais venons à la première de ces dimensions. L'on pourrait commencer par s'en tenir à l'idée que lorsque le corps en mouvement se situe dans la dimension horizontale, comme le mot l'évoque, le corps explore la ligne d'horizon. Sur cette ligne on avance dans un temps/espace qui trace la succession et on fait l'expérience du projet de l'existence. La ligne d'horizon, se trouvant en rapport à la position du sujet, marque la limite entre le visible et l'invisible, comme Merleau-Ponty l'a mis en évidence¹⁶. De ce fait nous pouvons dire qu'entre le visible et l'invisible se construit l'espace comme dimension de l'illusion. Or, ce qui distingue, dans notre réflexion, le fait d'imaginer ou de percevoir n'est pas le contenu, ni la teneur de l'expérience mais leur *mode de présence* à la conscience du sujet.

Il est alors évident qu'il faut considérer que le champ du visible par rapport au champ de l'invisible marque la limite entre ce qui appartient à l'horizon perceptif et ce qui appartient à l'espace imaginaire, ce dernier à entendre comme une pure représentation ou comme une hallucination spatiale¹⁷. Mais venons aux notions d'espace et d'anti-espace, l'une

entendue comme perception et l'autre comme pure imagination, et traitons la question à l'aide d'un exemple tiré de l'histoire de la peinture.

En se promenant dans l'église florentine de *Santa Maria Novella* on y découvre la fresque de la *Trinité* de Masaccio, pivot de la conception de la perspective dans le XV^e siècle. Il s'agit d'une iconographie classique de la Trinité, avec « trois personnages » intégrés dans une structure architecturale. Il y a un premier plan avec les deux personnages humains et plusieurs plans se succédant à l'arrière de la divinité. Ces plans tracent un mouvement d'ascension entre terre et ciel. Il en résulte une continuité entre l'humain et le divin que seule la perspective permet d'imaginer comme appartenant à des réalités différentes. L'observateur est alors subitement capturé par une expérience particulière de la spatialité. La ligne horizontale de la fresque se situe au niveau de l'observateur pour donner plus de profondeur à l'espace, le croisement des lignes ainsi que le point de fuite donnent une illusion parfaite de la profondeur : « le mur, écrivait Vasari, semble percé »¹⁸. Il y a un ici et un au-delà, une continuité entre perception et représentation. L'observateur est transporté dans ces dimensions sans avoir l'impression que la transcendance spatiale soit une expérience inconnue pour lui et qu'elle soit autre chose par rapport à sa perception immanente. La perspective conquiert la peinture, dans la Renaissance, une *représentation naturelle de l'espace* et le ciel atmosphérique apparaît sur le fond. Cet élément naturaliste est mis en jeu avec un espace perspectif et devient alors pure représentation. On est immergé dans une dimension *spatiale naturelle*, on pourrait dire au sens phénoménologique qu'on se trouve face à l'évidence spatiale et qu'on se situe exactement au milieu entre la réalité perceptive et l'illusion représentative. La dimension naturelle de la spatialité semble faire accéder l'observateur à son imaginaire subjectif qui s'avère concrétiser sa faculté déréalisante.

Néanmoins, il convient de rappeler que dans les siècles précédents chaque représentation de la spatialité en peinture butait à la limite symbolique du fond en or ou en bleu fixe. Or, ce fond était le symbole de l'espace transcendantal opposé à l'espace immanent et mondain. Cette opposition n'a plus lieu à partir de la Renaissance car une vision humaniste de l'homme porte à considérer qu'immanence et transcendance sont deux couches de la conscience propre du sujet. D'où l'idée que l'homme historique se trouve en plein dans la révélation du mystère divin et grâce à la *révélation de l'espace (terre versus ciel)* devient le protagoniste de sa mondanité. De ce fait, l'expérience de l'horizontal est l'expérience de la contingence pour l'homme.

Il ensuit que la mise en perspective du monde est une manière de se situer, d'habiter l'espace de l'existence car elle est la possibilité d'avoir un « point de vue » sur soi-même et sur le monde¹⁹. Mais à ce moment nous ne sommes plus dans l'analyse de l'horizontal, nous sommes en train déjà de considérer la verticalité.

Si l'horizontal relie l'homme au monde animal et à l'expérience du monde sensible, la verticale est la position anthropologique de « l'humain qui monte », pour reprendre une expression chère à Binswanger. « Si nous pouvons dire que l'expansion horizontale, dans la direction horizontale du sens, correspond à discourir, à expérimenter, à s'approprier du monde ; la montée correspond plutôt à l'exigence de surmonter la force de gravité, à s'élever »²⁰. La position verticale relie l'immanence de l'expérience sensible et la transcendance de la conscience subjective.

Or, si la perception de l'horizon nous a permis de signifier la limite du visible versus l'invisible et de saisir l'espace illusoire donné par la perspective, la dimension de la verticale peut nous servir comme métaphore de l'espace mentale projeté. La manière dont nous « échappons à la réalité » dessine notre dimension psychique la plus intime. Car l'expérience de la verticale est l'expérience de la profondeur dans le mouvement de la montée et de la chute de l'existence. Toutefois, la verticale nous permet de comprendre le sens d'expressions telles que « à-Soi », « envers-Soi », et « Soi-vers-le-monde »²¹. Ces trois coordonnées décrivent la phénoménologie de la projection spatiale de chaque existence. Mais aussi elles illustrent le sens de la thèse que chaque existence peut être comprise à partir de son monde ou mieux de son espace vécu. L'espace sort alors des règles strictes de la perception pour devenir espace imaginaire. Il y a, là, un espace qui se meut entre illusion et projection. L'illustration la plus éclairante de ce processus est sans doute celle de l'espace onirique dont la mise entre parenthèses de la perception spatiale du corps propre détermine une dimension spatio-temporelle purement imagée. C'est alors que l'espace devient événement purement psychique au-delà de la neurobiologie du processus perceptif : la position verticale permet d'inscrire dans le corps la carte topographique des espaces imaginaires. Elle désigne le haut et le bas, la droite et la gauche. Elle permet d'intégrer dans le corps les lieux d'expériences différentes. La verticale inscrit dans le corps l'expérience existentielle de la *symétrie* et de l'*asymétrie* des fonctions motrices et sensitives.

La question de la symétrie et de l'asymétrie nous conduit à une dernière considération dans le cadre de cette « description » de la spatialité, à savoir, la *spécialisation* de membres et la *latéralisation*. La latéralisation est sans doute un moment structurant de l'expérience subjective de la spatialité dans l'appropriation du monde. Le processus de latéralité, on le sait, permet la symbolisation de la droite et de la gauche²². La spécialisation des fonctions motrices et sensitives des membres, on l'a vu, contribue à la spécificité topographique des représentations mentales. La préhension, grâce au contrôle volontaire du réflexe de l'agrippement, devient une activité dirigée vers un but et donc signifiante²³. Il s'agit de la phase dans laquelle le sujet quitte sa position régressive et dépendante pour s'approprier son monde. Elle est sans doute la phase structurante de la subjectivité qui précède l'exploration du monde par la marche²⁴.

La latéralisation est la manifestation visible de l'inscription séquentielle d'actes volontaires qui trouve sa première organisation dans le système pyramidal et une réorganisation dans le langage.

Si le mouvement est empêché, comme dans la paralysie motrice des membres inférieurs, l'expérience de la direction du Moi et des objets dans l'espace se fragmente. Dès ce morcellement spatial naît un autre « horizon » d'expérience, une autre ligne horizontale et verticale. Il en est de même, dans les lésions aux membres supérieurs où est atteinte la gestualité. Les membres supérieurs, nous le rappelons, au travers de la préhension et de la manipulation adaptent le monde à l'Ego, permettent une relation au monde objectale. Dans l'expérience de la préhension par les membres supérieurs, le Moi-corps est le centre directionnel de l'expérience même.

Déstructuration spatiale

Si l'on s'en tient au fil de ces propos, il paraît intéressant de se pencher sur certains aspects de la spatialité dans la clinique de patients affectés de paralysie des membres. Dans la maladie, on le sait, la perception du monde et l'exploration spatiale restent à transcrire afin de passer de la motricité au langage²⁵. Seulement dans cette transcription que nous connaissons au travers du récit du patient, nous pouvons comprendre quel « morceau de monde » s'esquisse dans la dynamique existentielle du parcours individuel à partir de l'expérience motrice et perceptive déterminée par la maladie. D'où l'intérêt de saisir le vécu spécifique de la spatialité dans la paralysie des membres, pour appréhender d'une part la complexité de l'expérience de l'espace propre à chacun et d'autre part les interrelations existantes entre la modification d'une fonction biologique et de sa représentation mentale²⁶.

L'histoire de Mme D offre un exemple du vécu de patients atteints de paralysie. Mme D a passé depuis peu la cinquantaine, elle est d'origine française et arrivée en Suisse par son deuxième mariage, il y a une quinzaine d'années et elle est mère de trois enfants. Depuis quelques mois elle souffre d'une paralysie motrice du membre supérieur droit due à une extension cancéreuse du sein droit, sans lésions corticales et aussi d'une paresthésie du membre gauche. Nous la connaissons dans le cadre de l'hôpital général où elle est hospitalisée en raison de la recrudescence de douleurs au niveau du membre supérieur droit. Lors de la première visite elle était dans un état d'angoisse permanente qui s'exprimait par des crises de colère envers l'entourage et en particulier envers l'équipe soignante.

L'impression qu'elle nous donne durant son récit est que *la paralysie a ébranlé toute son organisation caractérielle* faisant exploser les crises de colère, il nous semble que dans la maladie la situation existentielle de Mme D s'est égarée. Bien que Mme D soit capable d'exécuter les tâches avec la main gauche, elle s'y refusa régulièrement. Or, dans son récit elle exprime le fait d'être ramenée à une situation d'enfance où elle devait choisir entre la

main gauche et la droite pour écrire. Durant son enfance, quand elle était difficile à l'école l'enseignant la battait sur la main droite et alors elle s'obligeait à écrire avec la gauche, elle y parvenait facilement mais le faisait seulement lors des punitions, le reste du temps elle se servait de la main droite. A ce moment de la vie de Mme D la paralysie a redéfini des espaces nouveaux autour d'elle. Mais Mme D aux prises avec la colère ne peut accepter une exploration de cet espace. Elle finit par réduire sa perception spatiale à son corps propre. Enfermée dans un espace clos, la conscience de son devenir s'égare. La perception de l'espace se déstructure et le corps fait émergence comme élément qui échappe au processus d'intentionnalité. Il s'ensuit que même le temps de Mme D devient circulaire et clos²⁷. La conscience du temps subie une décomposition, devient syncopée²⁸. Elle avait eu, à l'époque de son enfance, une oscillation entre droite et gauche dans la prévalence manuelle mais la représentation de l'utilisation de la droite et de la gauche avait une charge affective bien définie²⁹. Elle imposait alors à l'équipe infirmière le comportement « punitif » de son enseignant, afin de s'autoriser à exécuter les tâches avec la main gauche, non touchée par la paralysie. Pendant la prise en charge psychothérapique, la représentation de cet espace modifié par la maladie se temporalise, grâce au souvenir d'enfance³⁰. Un espace devenu vide de sens se transforme en lieu de la mémoire : les souvenirs surgissent chargés de détails se reliant à la souffrance de la paralysie. Le passage entre le souvenir naissant passivement et la reconstruction active du souvenir par le rappel narratif, remplit une fonction éminemment structurante pour Mme D en opposition à l'œuvre déstructurant de la paralysie.

Or, la résurgence de ce souvenir s'est située dans une dimension perspective importante, revécue au travers des sensations corporelles. « La matérialité de la trace, comme l'écrit Gori, en tant qu'acte et signifiant à la fois, se trouve alors située à l'interface de la perception et de la remémoration, de l'actualité et de la mémoire »³¹. L'opérateur qui a permis de mobiliser la trace du souvenir est la spatialité qui s'est définie dans la situation émotive de la relation thérapeutique.

Heidegger considérait cet aspect dans la question de la disponibilité (émotivité) de l'être-au-monde, disponibilité qui est la condition *cooriginelle de l'ouverture au monde*³².

La paralysie du bras droit, chez une patiente droitnière a remis en jeu le vécu de la latéralisation et cela a bouleversé fortement la représentation de son être-au-monde. Or, le bouleversement de la latéralisation par la paralysie a menacé son espace vitale. La perturbation de la perception du Moi-corps mobilise une grande agressivité. La maladie est venue à modifier l'expérience perceptive du corps réel (*Körper*) et il s'ensuit une modification significative du corps vécu (*Leib*).

Privée d'une partie de la mobilité des bras, Mme D a égaré l'expérience anthropologique de la *manipulation* du monde. Le fait de prendre par devers soi « les choses » et de jeter loin de soi ces mêmes choses est devenu pour

elle difficile. En psychothérapie, il s'avère précieux de reconstruire un espace qui est avant tout, au sens phénoménologique, un espace perspectif de l'Ego. Espace temporalisé qui crée le mouvement intentionnel de la conscience. On l'a dit, l'espace comme le temps sont d'abord une relation à l'autre dont la trace reste dans la mémoire du sujet³³.

L'être dans l'espace

Or, il convient d'insister sur un dernier point qui découle de l'observation clinique, c'est-à-dire que l'espace est la condition de l'expérience qui se donne à la sensibilité, au corps, afin de devenir espace historique et mnésique du sujet. Cependant nous pouvons conclure que l'expérience de la spatialité n'est pas une expérience du Moi qui s'épuise ou se fige mais elle s'invente perpétuellement. Il nous semble avoir montré l'importance du lien entre espace et sujet. Par ailleurs nous avons argumenté que l'espace temporalisé dessine le lieu géographique de l'être et de l'être en tant qu'être-dans-un-lieu. Un lien significatif se crée pour le sujet souffrant de paralysie entre le vécu intime de la spatialité et la perception de l'espace. L'appropriation dans la mémoire des lieux construit l'histoire du sujet. On a développé la question que l'objet pour se mouvoir dans l'espace mentale recommence à se mouvoir dans l'espace perceptif. Etre-dans-l'espace, comme écrivait Binswanger, veut dire esquisser une perspective de soi dans le monde, une perspective dans le mouvement de la montée et de la chute.

Néanmoins il semble que la notion de spatialité actuellement négligée en clinique peut éclairer le vécu de la paralysie motrice en tant que vécu de la perception de l'être-corps dans l'espace. Ces notions permettent d'appréhender un certain nombre des manifestations psychopathologiques avec les patients neurologiques et psychiatriques.

La thématique dont on vient d'étudier des aspects fondamentaux soulève encore, bien entendu, des nombreuses questions qui débordent de ce travail. Il ne s'agit ici que de contribuer à une nouvelle lecture des quelques travaux que la phénoménologie a donnés concernant les liens entre le vécu corporel et la spatialité.

Franca Madioni

Notes

1/ R. Piano, *Intervista a Repubblica*, pagina della cultura, 18 aprile 2002.

2/ L.B. Alberti, *Della Pittura*, Firenze, 1950.

